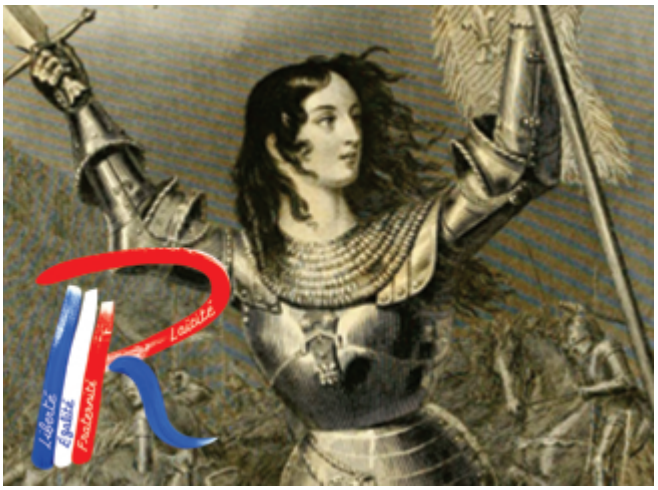
Quand je vivais avec les Gens du voyage… Tranche de vie

écrit par Paco | 22 août 2020



Rendez à César !

Je me souviens de ce jour très particulier. Après la sortie du métro, j’avais deux ou trois cent mètres à parcourir pour rejoindre le terrain de camping, en proche banlieue parisienne, sur lequel j’avais établi mon campement. Mais d’institution réglementée, organisée, protégée, institutionnalisée, ce territoire, a soudainement, en une seule nuit, perdu son statut de territoire civilisé, pour se trouver condamné à l’état sauvage. La direction, les êtres humains la composant, d’un seul coup, ont disparu. Tout ce beau monde avait pris la poudre d’escampette. Comme d’un claquement de doigt…

.

Et, venant du diable vauvert, noria presque ininterrompue, une multitude de « campings », c’est ainsi qu’ils surnomment leur caravane, de fourgons, de bagnoles porte-outils, de remorques buanderie, s’empara des lieux et tout un fourniment fut déversé par des escouades patibulaires. L’endroit cessa d’être sur la terre de France.

.

Je n’avais qu’un choix. M’accommoder, ou filer ! J’avais un peu pratiqué ce monde de bougres et de bougresses. Mon instinct ne me souffla l’ordre de déguerpir. La première nuit, rafales d’armes automatiques à l’intérieur même du périmètre. Sans doute une manifestation de joie. Mais rustique ! C’est par centaines, car l’endroit était d’une très grande superficie, que les arrivants se sont épandus, installés, en des bivouacs d’un autre âge. Leur première préoccupation, m’apparut-il, fut de détruire toutes les traces de commodités. Détruire. Pas simplement dégrader ! Plus de toilettes, de lavabos, bureaux, cagibis, douches, tout est mis à sac. Tout est mis à l’ordre du jour. A la manière romano, manouche, tzigane, gitane… Et de chier, ici et de chier là, de chier partout !

.

Une tribu s’est installée tout autour de mon vieux camping. Ma roulotte est cernée. Mais ne sentant aucune animosité particulière, de la part de « ceux là », je repris au plus vite mes occupations principales . La plus importants consistant à… aller bosser !

Ce jour là, en fin d’après midi, ma petite sacoche en bandoulière, je regagne mes pénates. Passé l’entrée du camp, je n’ai que quelques dizaines de mètres à parcourir. En cercle, à quelques mètres de mon habitation un groupe d’hommes discute, me jetant des regards appuyés, mais sans animosité. Des enfants jouent. Ils jouent comme tous les enfants du monde. Je salue, on me répond. J’ouvre la porte et de suite je comprends. Ma caravane est très ancienne, mais très grande, un modèle familial. Face à la porte d’entrée, se trouve une grand fenêtre. Elle est ouverte? La machine à laver qui se trouvait à l’aplomb, elle, a disparu…

Pas besoin d’être finaud ! Ils, c’est tout ce qu’il me

reste à dire, ont sorti la machine par la fenêtre… « Ils » !

Les hommes qui discutaient entre eux, m'attendaient avec leurs yeux braqués sur les miens, à la sortie de la baraque. L'un d'entre eux, le plus âgé , s'approche de moi, sans formalités, abruptement me dit : « *Ne la cherche pas dans le camp. Tu vas la trouver. Mais tu vas trouver les hommes avec. C'est fini ! Nous on sait qui c'est. Mais ne la cherche pas ! C'est trop dangereux*! » Une seconde ! Une seule seconde m'a suffi pour comprendre la totalité de son message.

–Bien ! J'ai fait.

–C'est bien garçon, m'a répondu l'homme.

Et nous voilà à entamer un échange surréaliste !

–T'es un gadjo, mais on t'a vu, t'es pas pareil que les autres.

-Oui, je sais.

.

Pendant que nous parlons, un petit attroupement s'est fait. Les enfants et une vieille tournent autour, tout sourire. Je me sens bien, en confiance, à peine délesté d'une machine à laver flambant neuve.

–A partir de maintenant, me dit le patriarche, « ils » savent que tu es sous notre protection, il ne t'arrivera plus rien ! Mais ne cherche pas ta machine, garçon, c'est trop dangereux. Il y a des très mauvais ici.

Deux jours après j'ai été invité à leur barbaque ! Entre hommes ! J'ai oublié la lessiveuse et me sens maintenant parfaitement en sécurité, à la lisière de leur campement. Je sais que ce ne sont pas des mots que l'homme a prononcé. C'est un acte, un statut qu'il a mis en application.

Personne ne touche le gadjo, il est avec nous !

J’apprends lors de cette boustifaille essentiellement de viande, qu’ils sont, eux, des forains, pas des manouches ou gitans ou autres. Ils veulent savoir pour quelle raison je vis de cette manière. La liberté, je leur sers. Le mot magique, le mot clé. Quand les canettes sont vides, quand la mienne est sifflée, une nouvelle m’est offerte. Immédiatement. Je sais que ces gens là m’ont… adopté ! Le lendemain, j’en ai la preuve. Et les jours suivants. Les enfants viennent jouer près de moi. Je suis des leurs. Une vieille, toute édentée, toute parcheminée, rentre chez moi, comme chez elle. Elle a besoin de sel. Elle en profite pour me demander pourquoi je suis seul.

-T*‘es pas marié ? Un beau gosse comme toi* ?

-Non, madame…

–Hé, me dis pas madame et elle m’allonge un prénom, dont j’ai depuis perdu l’énoncé, la trace, la musique

C’est ainsi que les jours, les semaines, se sont écoulées, sur cette terre, en dehors de la France.

.

Un soir, les C.R.S. sont arrivés. En parlementaire, un officier a commencé les pourparlers. La palabre plus proprement dit. Il y a cet homme, en uniforme, d’un côté de la grille et cet attroupement, d’hommes tendus et rigolards à la fois, de l’autre, les épaules hautes et les cous rentrés ! Il y a un chef de ce côté là. Il faut ça. Pour parler à un gradé, il faut un chef, un qui ne s’en laisse pas compter. C’est surréaliste! L’officier, détendu, on sent le guerrier, explique qu’il va devoir entrer dans le camp et remettre l’ordre.

–Vous savez comment ça se passe ! On va rentrer et on va

contrôler…

–Pas la peine de vous fatiguer, lui a de suite coupé le chef. S*i vous rentrez, c'est la guerre. Combien vous êtes ?*

–Vous savez qu'au final, la force restera à la loi, rétorque le gradé !

–C'est vrai, la force restera peut être à la loi, mais ce soir,vous ne rentrez pas, lui est-il renvoyé. Vous avez vu. On est là ! Et on est des hommes. J'assiste à la scène, aux premières loges

Partant de là, s'installe un rapport de virilité contenue de part et d'autres. Mais les C.R.S. sont partis, chaque tribu a regagné sa part de territoire. Et mes nouveaux amis protecteurs et moi avons éclusé un bataillon de canettes…Ces machos rigolards, mais loyaux.

J'ai quitté quelque temps après ce refuge qui devenait instable. Pour me retrouver à la lisière de Sartrouville, dans une cité de maisons basses, de petits pavillons exclusivement habités par des manouches. J'avais été coopté en quelque sorte et mon avenir en ces lieux, s'est révélé des plus insolites, des plus exotiques, des plus spectaculaires…

Mais c'est une autre histoire.

Tout ça pour dire que ma détestation de cette caste humaine, n'est pas venue en un jour et ne s'est jamais départie d'une sorte d'admiration, de fascination même ! Il se trouve que nous avons quelques valeurs en commun. Mais est-ce suffisant ? Il faut croire que non !

La machine à laver, je l'ai vue, sur le camp. J'ai tourné la tête de l'autre côté…

PACO. 21/08/2020.

https://www.sudouest.fr/2020/08/18/ciboure-les-gens-du-voyage-font-un-don-avant-de-partir-7755669-4099.php